

ture apaisante et vers ses compagnons dont il est responsable devant sa conscience et devant la patrie.

La nature, c'est pour lui " la grande consolatrice sensible ". Au cours du premier hiver, en entrant pour la première fois dans les tranchées grises et boueuses, il disait : " Ce sera bien joli au printemps. " Le printemps est venu (20 mars 1915.) Maurice Masson invite une jeune cousine à venir le voir ce printemps à la lisière de la forêt d'Apremont. Ecoutez : " Aujourd'hui... un admirable soleil illumine les lierres et les mousses des chênes; les perce-neige achèvent de s'épanouir entre les feuilles sèches, et déjà on voit poindre, toutes luisantes comme de petites épées, les premières pousses du muguet. Si vous étiez ici, malgré toutes les tristesses qui vous oppressent, vous vous laisseriez prendre par cet éveil printanier de la forêt; vous jouiriez de toute cette vie nouvelle qui commence à s'ébrouer dans les taillis. "

Il en jouissait lui-même supérieurement; il goûtait toutes ces beautés vraies qui passent inaperçues aux yeux de la plupart des hommes : la fête de l'aurore sur les étangs, quand la brume rose et légère flotte sur l'eau tranquille et s'insinue parmi les grands arbres, le soleil étincelant des après-midis sur la campagne verdissante, et surtout le charme infini et infiniment varié des nuits. Froides nuits d'hiver dont la lumière pâle et bleue fait reluire le cimier des casques et dont le silence émouvant n'est troublé que par la balle intermittente du guetteur; nuits brumeuses de printemps, " ciel voilé derrière lequel passe d'instant à autre la face trempée d'une lune de désolation "; nuits claires et douces de l'été où l'on dirait que le ciel étend sur la nature un grand voile de mélancolie. Combien de fois et avec quel amour ne l'a-t-il pas décrit l'horizon nocturne de sa tranchée lorraine : " Sur ces grands prés où la faux ne passera pas cet été les yeux glissent lentement et ne s'en détachent qu'avec